

Le choix du cinéphile

À TOMBEAU OUVERT

L'époque, les années 60-70, est aux road-movies. « *Vanishing Point* » en est le plus grisant. Quand prendre le volant devient une quête existentielle.

« *Speed means freedom of the soul.* » La vitesse libère l'âme. Les amphètes aussi. Dixit Super Soul, l'animateur radio noir et aveugle, « *mi-Sly Stone, mi-Stevie Wonder* », joué par le génial Cleavon Little. Sa voix de chaman sert de boussole à Kowalski dans sa fuite éperdue au cœur du désert. Telle est l'intrigue minimaliste du plus mystique et du plus électrisant des road-movies des années 70 : *Vanishing Point* (Point limite zéro, en VF), le chef-d'œuvre de Richard C. Sarafian, qui ressort en version restaurée cette semaine.

Pour le mettre en boîte, il aura suffi de vingt-huit jours de tournage, dix-neuf personnes, un budget limité (1,4 million de dollars) et cinq Dodge Challenger blanches, dont pas une ne survivra aux cascades. La vraie star du film, c'est elle, la « *muscle car* » et son gros moteur V8. Quand Richard Zanuck, fils de Darryl, tout-puissant patron de la 20th Century Fox, approche Sarafian, il lui présente le film comme un renvoi d'ascenseur à Chrysler, propriétaire de Dodge, pour les voitures prêtées au studio. « *A l'époque, j'étais censé tourner Downhill Racer* [inspiré par Jean-Claude Killy, finalement réalisé par Michael Ritchie en 1969, avec Robert Redford], mais le producteur n'a pas aimé mon approche, dira le cinéaste. Je voulais pénétrer dans la molécule de la vitesse, je tenais à retranscrire l'expérience d'un homme si rapide qu'il devient hors de contrôle et défie toutes les lois

physiques. » Le scénario, influencé par Kerouac, est signé par le romancier Guillermo Cabrera Infante, qui s'est inspiré lui-même des exploits d'un adolescent qui, au volant d'une voiture, avait traversé la Californie en ayant toute la police de la route à ses trousses. Il avait échappé aux policiers, jusqu'à ce qu'ils dressent un barrage avec des bulldozers. Et là, au lieu de s'arrêter, il avait catapulté son véhicule contre le barrage.

Pour conduire la bagnole, Sarafian voulait Gene Hackman ; la Fox lui impose Barry Newman, avec qui il ne s'entendra pas du tout. Pour le cinéaste, Kowalski, vétéran du Vietnam devenu flic puis pilote de Nascar, reconverti dans le convoyage de voiture, est plus un symbole qu'un personnage. Celui d'une Amérique libertaire, contestataire, qui refuse « *l'ordre et la loi* » de Nixon. Relier Denver à San Francisco en quinze heures alors qu'il en faudrait le double, voilà le pari gratuit et désespéré lancé par Kowalski au dealer qui lui fourgue les pilules de speed qui vont le tenir éveillé. D'*Easy Rider* à *La Balade sauvage*, en passant par *Macadam à deux voies* ou *Sugarland Express*, tous les grands films de fuite de l'époque célèbrent cette quête existentielle qui rejette la mort et l'*american way of life*. Dans une séquence coupée au montage, Kowalski croise sur le bord d'une route une auto-stoppeuse jouée par Charlotte Rampling. Sarafian : « *Elle est habillée en noir, porte un chapeau noir et une valise sur laquelle on lit : "To the coast : East or West ?"* Elle monte dans la voiture, fume un joint de la taille d'un cigare et lui demande où il va. Puis, elle enlève son chapeau, on voit qu'elle n'a pas de cheveux. C'est le symbole de la mort. » — Jérémie Couston

| *Vanishing Point*, Le Champo, 51, rue des Ecoles, 5^e.

La vraie star du film, c'est elle, la « *muscle car* », et son gros moteur V8.



Par ici les sorties par Vincent Ostria

Mercredi 20 avril 2016 **l'Humanité**

**POINT LIMITE ZÉRO,
de Richard C. Sarafian.**

États-Unis, 1971, 1 h 38 (reprise).

Route-film. Un classique du road-movie. Convoyant une auto de Denver à San Francisco, Kowalski fait le pari impossible d'accomplir sa mission en quinze heures. Son ignorance de toutes les règles lance la police à ses trousses. L'ivresse mécanique est poussée au summum dans une sorte d'extase innocente à jamais caduque. Si la réédition ne rétablit hélas pas la partie coupée dans la version européenne, où le héros flirtait avec une très jeune Charlotte Rampling, l'intensité de la fuite infinie de ce guerrier de l'inutile reste étincelante et brute. ●

Sept bonnes raisons d'aller (re)voir "Point limite zéro" de Richard C. Sarafian

La ressortie en salle, dans une copie restaurée, d'un des fleurons du cinéma de la contre-culture américaine du tournant des années 70 – avec des films comme "Easy Rider" (1969) ou "Macadam à deux voies" de Monte Hellman (1971) – est un événement à ne pas manquer. C'est l'un des plus beaux films du monde, un vrai de vrai film culte – terme dont on abuse souvent. Pourquoi ?

1. L'histoire

Tiré d'un roman du Britannique Malcolm Hart, et adapté pour le cinéma par un écrivain cubain (Guillermo Cain, pseudonyme de Guillermo Cabrera Infante), *Vanishing point* (littéralement "ligne de fuite") raconte l'histoire d'un homme appelé Kowalski (il y aurait toute une thèse à écrire sur ce nom polonais dans le cinéma américain, qui est notamment celui de Brando dans *Un tramway nommé désir*, d'Eastwood dans *Gran Torino* ou de Clooney dans *Gravity...*), qui s'est lancé un pari fou : relier en quinze heures Denver (dans le Colorado) à San Francisco (en Californie), soient un peu plus de 2 000 kilomètres sur les routes cabossées et poussiéreuses de l'époque. Y parviendra-t-il ?

2. Un film avec des inconnus

Le tournage dure 28 jours, avec une équipe légère de dix-neuf personnes. Le film est produit par Richard Zanuck (le fils du mythique Darry Zanuck) pour la 20th Century Fox. Le réalisateur, Richard C. Sarafian (1930-2013), est alors un inconnu, bien qu'il ait déjà tourné quatre films. Il fut l'assistant de Robert Altman. Il souhaite confier le rôle principal à Gene Hackman, mais Zanuck impose Barry Newman, un jeune acteur qui monte. Le seul nom un peu connu aujourd'hui ? Celui de la jeune Charlotte Rampling, qui joue le rôle d'une auto-stoppeuse. Mais elle sera finalement coupée au montage (les bonus des DVD la font parfois revivre). *Vanishing point* est – et cela participe de sa mythologie – un « one shot » : son acteur principal, son

réalisateur, n'ont plus réalisé quoi que ce soit d'aussi passionnant par la suite, tombant peu à peu dans l'oubli. Ce climax marqua le point limite de leur gloire, le début de leur chute.

3. Le deuxième personnage principal : la voiture

Pour jouer le rôle fondamental de la voiture de Kowalski, huit Dodge Challengers R/T blanches sont utilisées... et endommagées, voire détruites. Selon la légende, une neuvième voiture aurait été volée par une prostituée... La voiture est à la fois l'un des emblèmes de l'industrie américaine, et une machine individualiste. C'est la liberté. Ce modèle de voiture, de manière un peu fétichiste, sera à nouveau utilisé au cinéma, notamment dans *Tueurs nés* d'Oliver Stone (1994), certains épisodes de la "saga" *Fast and furious* ou *Boulevard de la mort* de Quentin Tarantino (2007).

4. Un film d'action métaphysique

Comme l'est aussi *Duel* de Spielberg la même année, *Point limite zéro* est essentiellement composé de poursuites de voitures spectaculaires, de cascades impressionnantes. Mais c'est un film très graphique, où les automobiles ne cessent de se croiser, de dessiner des croix sur le sol du désert. Comme *Zabriskie point* de Michelangelo Antonioni, tourné sensiblement au même moment, le film de Sarafian échappe constamment au naturalisme, inventant des scènes qui semblent échapper à la réalité. Cette poursuite insensée prend un tour abstrait, celui de l'homme moderne pris par la vitesse, incapable de ralentir sa course vers le néant.

5. Un film politique

C'est l'une des forces du film de ne jamais expliciter les raisons psychologiques du personnage mais de les faire ressentir. En réalité, cette chevauchée fantastique à travers les déserts américains est un suicide programmé. Kowalski a été flic, il a fait la guerre du Vietnam, il est devenu champion de stock-cars. Le film montre par ailleurs les bourgs américains, leur population déclassée, la misère. Cette course éperdue et absurde, à laquelle l'Etat (les forces de l'ordre) va rapidement s'opposer sans pitié est un acte de rébellion contre tout un système. Pour tenir le coup, Kowalski carbure au "speed" (des amphétamines).

6. Un ton épique

D'un point de vue narratif, le film est passionnant : sur ses 97mn, le film contient 95 mn de flash-back. La ligne de fuite du film, son point zéro, dure bel et bien deux minutes, d'ailleurs dilatées par le montage et l'usage de ralentis. Plus intéressant, l'épopée de Kowalski est commentée par un

animateur de radio locale noir et aveugle (comme l'était Homère selon la légende), nommé Super sSoul. C'est lui qui distille la bande-son du film et de l'époque, véritable petit chef-d'œuvre à elle toute seule. Mais il vante et chante aussi les exploits automobiles de Kowalski, son courage et sa détermination à tromper les forces de police ! Il aide même Kowalski en lui donnant des informations sur les positions et déplacements des voitures de flics. Kowalski va rencontrer beaucoup de personnages sur sa route, comme cette motarde totalement nue et angélique qui lui propose de satisfaire tous ses désirs. Il devra aussi subir de nombreuses épreuves. L'épopée de Kowalski rejoint celle des grands mythes grecs.

7. Une nombreuse descendance

Point limite zéro est un film séminal : *Mad Max*, *Thelma et Louise*, *Boulevard de la mort*, *Gerry*, la série *Fast and furious*, et beaucoup d'autres lui doivent sans doute beaucoup.

JEAN-BAPTISTE MORAIN



Solaris distribution ressort en salles mercredi 20 avril, en version restaurée, ***Point limite zéro (Vanishing Poing, 1971)*** de Richard C. Sarafian. *Easy Rider, Macadam à deux voies, Point Limite zéro, Electra Glide in Blue*. Voici quatre titres essentiels du cinéma américain moderne qui désignent la moto ou la voiture comme prolongement érotique du corps masculin, la vitesse comme quête de l'inutile, l'anéantissement et la mort comme ligne d'horizon. Si *Easy Rider* est difficilement regardable aujourd'hui pour cause d'excès psychédéliques, les trois autres tiennent très bien la route. Sorti la même année que *Macadam à deux voies*, ***Point limite zéro*** est sans doute plus connecté à un héritage cinématographique purement américain que le trip existentialiste de Monte Hellman.

Kowalski, l'antihéros mythique de ***Point limite zéro***, est un effet un cowboy solitaire égaré dans l'Amérique en déliquescence des années 70, un personnage houstonien propulsé dans Zabriskie Point d'Antonioni. Kowalski (interprété par Barry Newman) est un ancien flic, vétéran du Vietnam, devenu pilote professionnel et convoyeur, qui accepte de relever un pari stupide : rallier Denver à San Francisco en voiture en moins de quinze heures. Bourré d'amphétamines il se lance dans une course effrénée à travers l'Amérique rurale, bientôt poursuivi par la police de la route. C'est un voyage dans l'espace et aussi dans le temps, propice à des bribes de souvenirs sur ses vies précédentes, entre hallucinations et désillusions. Kowalski se transforme en héros négatif, conquérant de l'inutile, rebelle sans cause, et sa course désespérée devient l'allégorie du déclin l'Amérique de la fin des années 60 et du début des années 70, corrompue par la violence, autodestructrice, amnésique de ses valeurs fondatrices.

Au cours de cette folle course-poursuite (contre la loi, l'époque et lui-même) Kowalski voit sa vie défiler (bonne utilisation du flash-back), tandis qu'au gré des rencontres et des désillusions se dessine une société invivable, fasciste, dans laquelle le mouvement hippie est le nouveau refuge du conformisme.

Richard C. Sarafian n'a pas réalisé beaucoup de films, et encore moins de bons. Celui-ci est son meilleur, à égalité avec *Le Convoi sauvage*, réalisé dans la foulée, qui racontait à peu près la même chose (et de la même façon), mais en inversant le processus : un voyage de la mort à la vie.

OLIVIER PERE



Réalisé en 1971 par Richard Sarafian, *Vanishing Point* est l'un des films les plus emblématiques du cinéma des 70's.

C'est une traversée de l'Amérique, de ses frontières, de ses villes, de ses déserts, de ses communautés, photographie admirable et désenchantée des Etats-Unis à l'orée des années 70. Chaque rencontre faite par Kowalski le road runner est l'occasion pour le cinéaste de dépeindre l'Amérique des laissés-pour-compte et les illusions du Flower Power qui s'échouent dans la poussière des déserts. *Vanishing Point* évoque ce moment de l'Amérique où la jouissance libératrice du Summer of Love s'étouffe et s'éteint.

Magnifiquement interprété et photographié, *Vanishing Point* frappe également par la soudaineté des événements, leur irruption brutale, leur enchaînement imprévisible.

Tourné en 28 jours, pour un budget dérisoire et par un réalisateur jusqu'alors inconnu, *Vanishing Point* étonne par sa grande maîtrise.

C'est une œuvre merveilleusement construite, aussi millimétrée que profondément instable.

Un film indispensable pour comprendre cette période de l'Amérique et une pierre de plus au vertigineux édifice bâti par les cinéastes des années 70.

Un film qui prend tous son sens sur grand écran, à découvrir ou à revoir donc à l'occasion de sa réédition en salle ce mercredi par Solaris.

OLIVIER BITOUN



Richard Sarafian réalise **Vanishing Point** (*Point limite zéro en VF*) en 1971, dans la lignée directe d'Easy Rider (1969) et de Zabriskie Point (1970), auxquels il emprunte l'ambiance hippie, les décors désertiques métaphysiques du sud-ouest américain et les moteurs vrombissants.

Mais sous couvert d'un simple road-movie d'action, d'un film de bagnoles où filles nues et courses-poursuites se tirent la bourre, Vanishing Point est une œuvre délicate et romantique qui pose une réflexion absolument passionnante sur le monde des médias, et qui mérite amplement de dépasser son statut de simple film culte pour entrer dans le Panthéon du 7ème art.

FREDERIC CAILLARD



Richard C. Sarafian fait partie de ces cinéastes des années 70 qui n'ont jamais vraiment connu le succès, mais qui ont pourtant marqué durablement la mémoire de quelques cinéphiles acharnés. Il fut effectivement l'auteur de quelques films originaux comme *Le tunnel de la peur* (1970) ou encore *Le convoi sauvage* (1971). Pourtant, c'est ***Point limite zéro*** (1971) qui est devenu l'objet du culte le plus tenace jusqu'à nos jours. Le film est assez hallucinant puisqu'il commence par une longue course-poursuite d'environ trente minutes entre un champion de stock-car et la police de la route. Aucune explication n'est donnée et le cinéaste laisse défiler ses bobines en roue libre.

Pourtant, après ce long début sans une once de scénario, l'auteur nous raconte par le biais de flash-backs fugitifs l'histoire de ce "héros" américain. Dès lors, le film prend une toute autre dimension et permet de dresser un portrait en creux de l'Amérique post-soixante-huitarde.

Sarafian évoque ainsi le racisme ordinaire, la répression policière et la soif d'infini et de liberté d'une génération sacrifiée par la guerre du Vietnam. Prenant le parti de son anti-héros, *Point limite zéro* devient dès lors un formidable plaidoyer *peace and love*, s'apparentant au formidable *Easy rider* (1969) de Dennis Hopper ou même à *Zabriskie point* (1970) de Michelangelo Antonioni : on y retrouve une identique description de l'Amérique profonde, une même évocation de la drogue comme source de libération, et des personnages similaires gambadant nus en plein désert.

Le film est également porté par une bonne interprétation de Barry Newman, au physique évoquant un autre anti-héros de l'époque nommé Dustin Hoffman. Son personnage, qui évolue dans l'ombre de James Dean, est un rebelle sans cause qui ira jusqu'au bout de son absurde projet, métaphore d'une vie dépourvue de sens profond. Cette œuvre culte souffre tout de même d'une absence d'enjeux scénaristiques forts, de quelques chutes de rythme et d'un contexte post-soixante-huitard très marqué.

Cette ressortie sur nos écrans permettra à de nombreux spectateurs amateurs de curiosités cinématographiques de (re)découvrir cette rareté.

VIRGILE DUMEZ